

Objectif Nord

Le Québec
au-delà du 49^e



PDF

Serge Bouchard
Jean Désy



SUD

NORD





Objectif Nord

Le Québec
au-delà du 49^e

Serge Bouchard
Jean Désy

Photos

Mathieu Dupuis
Heiko Wittenborn
Mario Faubert









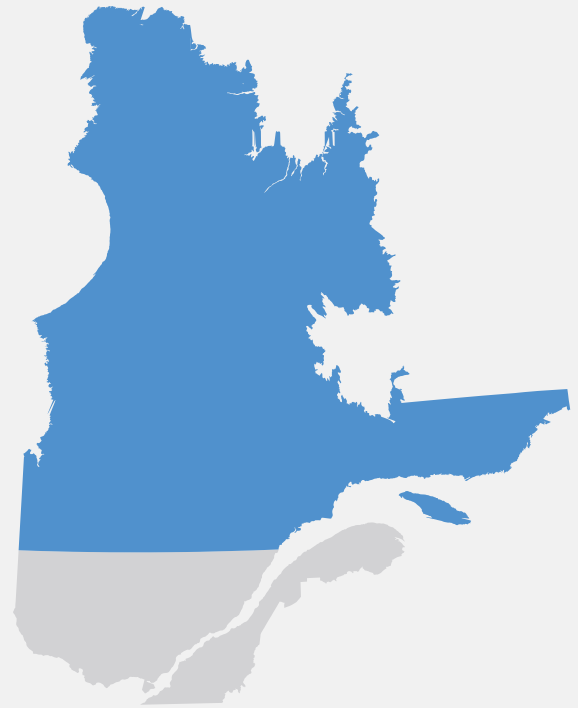












Le Québec au-delà du 49^e parallèle

Superficie :

1 200 000 km² soit 72 % du Québec (1 667 441 km²),
une superficie comparable à l'Afrique du Sud.

Population :

Environ 120 000 habitants,
soit moins de 1,5 % de la population totale du Québec

Population autochtone au nord du Québec : 30 % environ

Source : Institut de la statistique du Québec et Secrétariat aux affaires autochtones

Labrador



Table des matières

Table of contents



20	Le Nord, un pays dans le pays The North: The Land within
36	Boréalie, le Labrador Borealia, Labrador
48	Le beau pays des Cris The Beautiful Land of the Cree
60	Le Nunavik ou la chaleur du Grand Nord Nunavik or The Warmth of the Far North
74	Aller au Nord Heading North
76	Poème-canon Canoe Poem
78	La société des nomades disparus The Lost Nomads Society
92	Toundra d'abondance The Tundra Abundant
94	Tuktu
96	La prière de l'épinette noire Prayer of the Black Spruce
104	Épinette ma semblable Spruce, My Soul, Accomplice
110	Le silence du Nord The Silence of the North
124	L'honneur des animaux sauvages The Wild Creatures' Honour
134	Quand fond la banquise When the Icecap Melts
140	Des ours et des hommes Of Bears and People
148	Le courage du camion The Truck's Tale
156	La belle ennuyance des routes The Sublime Tedium of the Road
168	Lettre au géologue Letter to a Geologist
178	La vie coule de source The Springs of Life

jean
désy

Pour l'amour du Nord

À ce moment de notre histoire, il ne vaut pas la peine d'écrire un livre sur le Nord s'il ne parle pas de l'amour du Nord. Le Nord mérite qu'on l'aime. D'ailleurs, le Québec dans son entièreté est essentiellement nordique et nordiciste, bien que les habitants des grandes villes longeant le Saint-Laurent comme ceux des régions situées au sud du fleuve donnent parfois l'impression de bien peu connaître (et aimer) leurs Moyen et Grand Nord.

Nombreuses sont les données scientifiques précisant quelle grosseur fait *nanuq* quand il dérive sur les banquises résiduelles de la baie d'Hudson, en avril, ou quel type d'iceberg passe devant Blanc-Sablon au mois de juin. Il existe des masses d'information à propos de la géologie, du climat, des lemmings et des harfangs des neiges, mais il y a aussi des gens qui ont habité et habitent toujours le nord de la péninsule Québec-Labrador. Ce qu'il faut, c'est parler de l'éblouissement spirituel causé par une rencontre fortuite avec dix mille caribous dans la toundra. Ce qu'il faut, c'est parler de l'étrange et immense beauté des forêts d'épinettes noires qui couvrent le Moyen Nord. Ce qu'il faut, c'est révéler les raisons qui donnent envie de vivre au Nord, et surtout d'y vivre soudé aux forces de la Nature.

Il existe une parole nordique neuve qu'il y a lieu d'entendre et d'écouter. Des milliers de récits n'ont pas encore été communiqués ou racontés. Des images d'un monde en pleine mutation doivent être diffusées, mais surtout des visages humains, ceux d'Inuits, d'Innus, de Cris, de Cayens, de Sept-Îliens et de Matagamiens. Toute une mythologie, parfois métissée, autochtone et non autochtone, reflète une vision du monde n'ayant nulle part sa pareille sur la planète.

L'essentiel est de croire en la valeur de la métisserie des paroles, des gens et des actions. Les habitants du Nord, quelle que soit leur origine, doivent pouvoir trouver des voies pour

se faire entendre par les sudistes. Le Nord est beaucoup plus qu'une simple terre en apparence stérile qu'on peut exploiter à outrance. Le Nord est un pays en soi, encore peu habité, il est vrai, mais de plus en plus habitable, en particulier grâce aux moyens technologiques contemporains. Au Nord comme au Sud, tout change. Bien sûr que les bouleversements climatiques chahutent de plus en plus la vie des êtres. C'est pourquoi les nordistes eux-mêmes doivent posséder un droit de regard sur leur sort comme sur la destinée de leur contrée.

Une vie animale encore florissante peuple le Nord. L'omble arctique pullule dans certaines rivières; il y a des truites mouchetées de plus de deux kilos dans certains ruisseaux. Des truites grises de quinze kilos sont toujours attrapées dans quelques lacs retirés. Le Québec peut s'enorgueillir de posséder certaines portions de territoire qui n'ont probablement encore jamais été foulées par l'humain. Voilà un trésor. C'est de ce trésor dont il vaut la peine de parler.

Pour d'évidentes raisons développementales, le Nord a bien sûr besoin de routes, de ports en eau profonde, d'infrastructures de toutes sortes, d'accès à une énergie électrique propre. De vastes richesses minières gisent dans le sous-sol, affleurant parfois par pépites sur des boulders égarés, comme ce fut le cas au réservoir Opinaca. Le Nord a besoin des ressources ouvrières, intellectuelles et financières du Sud. La Côte-Nord, la Jamésie (et le *Eeyou Istchee*) comme le Nunavik demeurent des lieux quasiment vierges sur des centaines de milliers de kilomètres carrés. Mais le Sud a follement besoin des ressources du Nord. Répétons-le: le Nord doit d'abord être aimé. Et il est aimable. L'air du Nord demeure puissamment roboratif. Ses paysages, parfois dingues de beauté, sont depuis des lustres des accélérateurs d'imagination active. Demandez à un aîné inuit, à une vieille Attikamek, à un prospecteur qui a pris sa retraite à Chibougamau...

For the Love of the North

We have now arrived at a historical juncture where there's not much point in another book about the North that doesn't talk about loving the North. The North needs love; it deserves to be loved. It may indeed come as news to big city residents along the St. Lawrence Valley and southwards that Quebec is, essentially and entirely of the North, given how little many southerners seem to know (or love) their own Middle and Far North. Vast stores of data have been collected regarding *Nanug's* height and weight as he drifts on the remaining Hudson Bay pack ice in April, or on the species of icebergs that float past Blanc-Sablon in June. A wealth of information has been compiled on northern geology and climate or on lemmings and snowy owls, but scant attention seems to be paid to the people who have lived and continue to live in the northerly reaches of the Quebec-Labrador Peninsula.

What's needed is a description of the spiritual exhilaration of a chance encounter with ten thousand caribou out on the tundra. The eerie and immense beauty of the black spruce forests spreading across the Middle North. What need to be heard are the reasons people want to live in the North, and in particular to live there in communion with the forces of nature.

There's a new northern voice needing to be heard and heeded. Manifold are the stories that remain untold. There's an entire world there, in the throes of change: we need to see it, especially its faces: Inuit, Cree, and Cayen faces; faces from Sept-Îles and Matagami. There's an entire mythology—aboriginal, nonaboriginal, hybrid—that reflects a view of the world different from any other on the planet.

What's important is to believe that cross-fertilization—of words, people, and actions—has value. The people of the North, wherever they come from, must have a way to make themselves heard by southerners. The North is so much more

than a sterile landscape to be earmarked for no-holds-barred exploitation. The North is a place in its own right, perhaps yet sparsely inhabited, but increasingly habitable, thanks in large part to contemporary technology. In the North, as in the South, everything is changing. And no doubt runaway climate change is increasingly disrupting the lives of everyone and everything that lives there. Another reason for Northerners to have legal control of their fate and the fate of their land.

The North remains home to a profusion of animal life. Rivers still teem with Arctic char; some streams harbour brook trout weighing two kilograms or more. Fifteen-kilogram lake trout are still being pulled out of remote lakes. Quebec can take pride in tracts of land that have probably never known the tread of a human foot. That is a treasure. And it's treasure worth talking about.

For obvious developmental reasons, the North does indeed need roads, deep water ports, infrastructure of various kinds, and access to clean electricity. Untold mineral resources lie beneath the surface, showing through occasionally as nuggets on stray boulders, as in the Opinaca Reservoir. The North needs the labour, knowledge, and financial resources of the South. Hundreds of thousands of square kilometres of the North Shore and James Bay (including *Eeyou Istchee*) remain, like Nunavik, virtually untouched. In the meantime, the South is desperate for the North's resources.

So it bears repeating: what the North needs, first and foremost, is love. And it's not such a hard place to love, either. There's no restorative more powerful than the northern air. Northern landscapes, often insanely beautiful, have for ages fueled and revived imaginations. Ask an Inuk elder, or an elderly Atikamekw woman, or a former prospector who's retired in Chibougamau. They'll tell you.

serge bouchard

Être sauvage

Encore aujourd'hui, je cherche au plus profond de moi la source de ce lien. D'où m'est venue cette puissante fascination pour le monde boréal? Je ne suis pourtant pas né dans le Nord, loin de là. Enfant des villes et des quartiers industriels, fils de la pollution et de l'hyperactivité humaine, je n'avais pour m'évader que rêvasseries; je me voyais ailleurs, dans le temps et dans l'espace, je jonglais en regardant la carte en couleurs du Québec et toute mon attention se concentrait sur ces grandes zones vertes, sans routes, sans villes ni villages, juste des lacs, des rivières et des forêts. Je fus condamné très jeune à l'imaginaire. Je savais par cœur le nom des lacs Nichicun, Michikamau, Mistissini, Atikonak, Ouinouakapau, bien avant de les visiter. Je connaissais l'histoire des Innus, des Eeyous et des Inuits, je lisais sans arrêt. Prisonnier de Montréal, je ne pouvais que rêver à ces terres immenses et vierges où, dans ma tête naïve, vivaient des animaux et des gens au milieu du beau, du sacré.

Cela s'appelle en anglais: *wilderness*. Il n'existe pas d'équivalent dans la langue française. Le terme «sauvagerie» aurait peut-être fait l'affaire s'il n'avait été disqualifié par un usage réducteur et très péjoratif. Il faudrait bien pourtant un mot pour désigner ce grand état, l'état de nature, là où l'ordre premier du monde n'a pas été enlaidi par les foules industrielles. Je suis devenu anthropologue pour partir au Nord, pour étudier les cultures des gens du Nord. Je voulais ainsi échapper à la «*business*» de mon époque et rallier le «*wilderness*» d'une autre, là où notre quête nous rapproche de la sauvagerie intemporelle. J'ai tant respecté l'expérience et le savoir du monde, tant admiré la beauté des paysages. J'ai tellement appris du Nord, je m'y suis bien trouvé. À sa fréquentation, j'ai fait le plein de cette richesse qui donne pour toujours à l'être un élan de joie et d'énergie que nul compte en banque ne saura jamais apporter. Voilà pourquoi dans ma vie, où que je sois, en Asie, à Paris ou au Tennessee, j'emporte dans ma besace les artefacts imaginaires de mon pouvoir: la silhouette d'une épinette penchée, l'œil noir du grand corbeau, la générosité du geai gris, un poil de loup blanc, des pans de silence et la photo de mon camion Mack avec son gros nez gelé. Le Nord est un état d'esprit, je dirais un état de grâce.

To Be Wild

To this day I continue to search deep down inside myself for the origin of this connection. Where did my abiding fascination with the boreal world come from? After all, I wasn't born in the North. I was a city boy, a child of working-class industrial neighbourhoods; I grew up immersed in pollution and human hyperactivity; my only escape was in daydreams. There I'd imagine myself far away in time and space; I'd flit all over the full-colour map of Quebec, my gaze perpetually drawn to the big green spaces without roads, cities or towns—lands of lakes, rivers and forests. Already at an early age I relied on my imagination. I knew the names of the lakes—Nichicun, Michikamau, Mistissini, Atikonak, Ouinouakapau—by heart, long before I ever saw them. I knew the history of the Innu, Eeyouch, and Inuit—my nose was always stuck in a book. Trapped in Montreal, I could only dream of these vast untramed spaces where, in my naïveté, animals and people lived surrounded by sacred beauty.

The English word for it is *wilderness*. In my native French there's no real equivalent. *Sauvagerie* might have filled the bill had it not been reduced in use to the negative sense of the English *savagery*. We need a word for that tremendous state that is the state of nature—in which earth's original order hasn't been turned ugly by the industrious multitudes. I became an anthropologist so I could get away to the North, to study the cultures of northern peoples. I wanted to escape the business of my age and make contact with the wilderness of another—find a place where human pursuits drew us closer to the timeless wilderness. I've gained so much respect for the experience and knowledge of that universe—so loved the beauty of the land. I've learned so much from the North; it's where I finally found my place. Coming to know the North brought me the kind of wealth that fills you with a joy and energy no bank account could provide. Wherever life takes me, whether I'm somewhere in Asia or in Paris or Tennessee, I carry with me talismans of power wrapped up in an imaginary bundle: the silhouette of a leaning spruce, the raven's black eye, the grey jay's generosity, a hair from an arctic wolf, broad expanses of silence, and a picture of my Mack Truck with its big muzzle coated in ice. The North is a state of mind—for me it's a state of grace.